

Renaissances antiques

Arles, fin 2011. Après deux millénaires d'oubli, une barge gallo-romaine a émergé des eaux du Rhône. Exhumés avec elle, plus de 4 000 objets, souvent intacts et parfois inédits, esquissent le quotidien de la cité.

Extrêmement rare, cette amphore en bronze remonte à la première moitié du 1^{er} siècle apr. J.-C. Les yeux de l'animal sont en argent. Sept cruches et une patère en bronze ont aussi été identifiées sur le site d'Arles.





DE CÉLINE LISON

PHOTOGRAPHIES DE RÉMI BÉNALI

LE CHALAND AVAIT CHARGÉ sa cargaison de pierres 15 km plus au nord, puis rallié la cité romaine d'Arles, l'actuelle Arles. On ignore encore précisément comment ce bateau fluvial long de 31 m a coulé, dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère. Sur le Rhône, la vie a repris son cours : quelques mois après avoir sombré, l'embarcation était sans doute déjà oubliée. Au fil des années, des centaines d'autres ont continué à s'amarrer au quai pour y apporter des marchandises. De temps à autre, une caisse d'assiettes, un lot de céramiques fines, des pièces de monnaie tombaient malencontreusement dans l'eau lors d'un déchargement. D'autres fois, c'est sciemment qu'on déversait des déchets dans le fleuve. Quand une crue ne faisait pas place nette. Les eaux boueuses du Rhône engloutissaient tout.

Au printemps 2011, une équipe d'archéologues et de scaphandriers professionnels entreprend la fouille du site (voir NGM n° 149, février 2012). La barge gallo-romaine est en cours de restauration en vue des festivités de Marseille-Provence, capitale européenne de la culture (troisième partie de ce sujet, à paraître à l'automne).

Mais la récolte ne s'arrête pas là. Sur et sous l'épave, et tout autour, les plongeurs découvrent des monceaux d'objets hétéroclites à l'abri dans

le sédiment argileux : céramiques et amphores bien sûr, mais aussi monnaies, outils en bois, chaussures en cuir, fouets de cuisine, bijoux, et même de simples peignes et épingles à cheveux ! Le sédiment recouvrant l'épave a été systématiquement filtré et tamisé afin d'y retrouver les plus petits éléments.

Ce dépotoir de l'époque antique témoigne de la vie quotidienne du quartier portuaire comme de la vitalité du commerce à Arles au 1^{er} siècle.





Cette accumulation phénoménale d'objets constitue un trésor pour les archéologues autant qu'un casse-tête pour les conservateurs.

Quai Trinquetaille, dans le hangar qui jouxte la fouille, les caisses s'empilent jusqu'à narguer le plafond. À l'étroit, les restaurateurs s'affairent déjà à laver et sécher les plus grosses pièces de céramique avant de procéder à leur étiquetage, aux premières photographies d'inventaire, ainsi qu'au conditionnement pour le transport.

Une monnaie en alliage de cuivre (en haut, à gauche) révèle le visage de l'empereur Hadrien. Des milliers d'objets ont été découverts grâce à la fouille du chaland, dont on voit ici trois des dix tronçons.



« La navette arrive ! », lance un technicien. Un véhicule aux couleurs du musée départemental Arles antique vient de se ranger à proximité. Le transfert peut commencer. Moins d'une heure plus tard, la camionnette repartira chargée à bloc. C'est son troisième trajet de la journée.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU FLEUVE, dans la cour intérieure du musée, Aurélie Martin, de l'atelier de conservation et de restauration du musée, « accueille » les objets particuliers. « Tout ce qui est organique – bois, ivoire, tissu... – doit d'abord rester en eau sous peine de s'altérer très rapidement. Ensuite, nous devons trouver les techniques appropriées pour les conserver, précise-t-elle en ouvrant un réfrigérateur plein de sachets en plastique. Regardez :

les bouchons d'amphores en liège ont été enséchés dans l'eau, en absence d'oxygène pour éviter la prolifération de micro-organismes. Nous avons par la suite procédé à un séchage lent avec imprégnation d'un consolidant acrylique. Dans le cas de cette fouille, nous sommes un peu en phase d'expérimentation pour la conservation des objets gorgés d'eau. La méthode parfaite, personne ne la connaît. Nous essayons de comprendre la structure et la matière de chaque objet afin d'appréhender sa conservation. Mais, en attendant d'être restaurées ou étudiées, toutes les pièces vont nécessiter une surveillance quotidienne. »

Un étage plus bas, au frais dans le sous-sol du musée, l'arrivée des pièces les moins fragiles du dépotoir bousculent les réserves habituellement



Un grand nombre de verres du I^{er} siècle ont été sortis du Rhône : certains en fragments, d'autres quasi entiers (ci-contre). Ils permettent d'en savoir plus sur l'histoire du commerce antique. Le travail des conservateurs et des restaurateurs doit mettre en valeur l'objet, tout en restant réversible pour préserver ce dernier (ci-dessus).

ordonnées et silencieuses. Je traverse, ébahie, les allées en terre battue. Des centaines de boîtes blanches étiquetées avec soin s'alignent sur des étagères. Face à elles, des dizaines de mètres d'amphores et de vaisselle sont en attente d'étude.

« Au fur et à mesure de la fouille, nous isolons les objets entiers et ceux qui sont remarquables, notamment ceux qui comportent des inscriptions peintes, explique mon guide, David Djaoui, archéologue au musée et spécialiste des céramiques. L'étiquette de cette petite cruche, par exemple, mentionne la capacité d'un chai dont la production était stockée dans 140 *dolia* [vases de grande taille] de 777 l ! L'idée, c'était probablement de dire : "Goûtez notre vin et sachez que nous avons la capacité d'alimenter des marchés importants." Pour moi, cette cruche est un

échantillon publicitaire du domaine, un peu comme nos mignonnettes actuelles. C'est extrêmement rare de retrouver un tel objet. »

David Djaoui se montre intarissable. Avec lui, chaque allée semble regorger de trésors susceptibles de lever un bout de voile sur la vie de l'époque. D'autant que nombre d'objets ont conservé des indications peintes renseignant parfois sur la provenance, le propriétaire, la quantité, voire la qualité de leur contenu.

Ici, tracé sous une grappe de raisin, le médaillon d'applique d'un cratère (vase grec antique) mentionne « *cavara* », un cépage inconnu des textes antiques. Là, on lit sur une amphore « *Mala cotonia* » – du coing. Si la recette de la confiture de coing existe bien dans les écrits, on n'avait jamais découvert d'« étiquette » peinte



Ce vase à libations à tête de chien constitue à ce jour une pièce inédite. Un exemplaire proche (en moins bon état) avait déjà été retrouvé à Pompéi.



Ce glaive traité par le laboratoire de conservation, restauration et recherches de Draguignan (LC2R) a révélé une inscription : « *Gloria* ». Elle aidera peut-être à sa datation.

Une étude est en cours pour savoir si ce montant de boîte est en ivoire ou en os. Un amour casqué y est représenté attaquant un chien ou un loup.



Si certains vases lui ressemblent, cet entonnoir de lampe à huile est une pièce unique. Son origine reste inconnue.



816 lampes à huile sont issues de cette fouille. Celle-ci – qui présente une scène érotique – n'a aucune trace d'usage.



Sculptée en creux dans la pierre, cette intaille de cornaline correspond à un bijou qui était peut-être monté sur une bague. Le portrait (une femme ou une déesse) n'a pas pu être identifié.

« *Élucider toutes les énigmes rangées dans ces réserves ? La tâche semble immense.* »

citant ce fruit. Et que penser de ces pots venus d'Italie et contenant d'ordinaire du poisson ? Cette fois, deux d'entre eux portent des inscriptions peintes qui mentionnent des olives et des oignons. S'agit-il d'une nouvelle mixture liant tous ces ingrédients ? d'une réutilisation du pot ? Le chercheur imagine déjà publier à ce sujet. Élucider toutes les énigmes rangées dans ces réserves ? La tâche semble immense. Quelques-uns des plus éminents spécialistes des amphores se sont d'ores et déjà joints aux recherches, qui devraient s'achever en 2015.

QUELQUES MOIS APRÈS CETTE VISITE, je contacte Gaël Piquès, ingénieur d'études au CNRS (archéologie des sociétés méditerranéennes) et ichtyologue. Ce scientifique ne se contente pas de fouiller les textes anciens pour retrouver mention des pratiques alimentaires antiques. Il est capable de trier d'infimes restes de poissons issus du fond de récipients ayant passé vingt siècles dans le Rhône.

« J'ai tamisé le contenu d'un pot retrouvé en une quarantaine d'exemplaires dans le dépotoir. Dans le *hallec* (sorte de pâte à tartiner) figuraient des restes de maquereaux et des juvéniles de sprats et d'aloses d'estuaire, détaille Gaël Piquès. Certains maquereaux avaient été utilisés entièrement. D'autres avaient été sectionnés au niveau de l'œil pour extraire le sang, et seul l'avant de leur tête entrait dans la composition du mélange. Le même type de pot a été mis au jour à Pompéi avec des restes de poissons. La découverte de ces quarante exemplaires permet donc aujourd'hui d'associer sans le moindre doute le contenant à un contenu. »

À une autre échelle, Nicolas Garnier fouille lui aussi les restes alimentaires des amphores. Depuis qu'il a fondé le laboratoire qui porte son nom, il y a neuf ans, il s'est spécialisé dans l'analyse de l'invisible et traque la signature moléculaire laissée par les résidus. Développée



Au frais dans les réserves du musée départemental d'Arles antique, l'archéologue David Djaoui a entrepris l'inventaire des centaines d'amphores découvertes dans le dépotoir portuaire.



depuis une vingtaine d'années seulement, la méthode – complexe – permet de retrouver la trace de tous les produits ayant été un jour contenus dans un récipient donné.

« On se rend compte de plus en plus que, contrairement à ce que les archéologues considéraient jusque-là, les amphores étaient énormément réutilisées après avoir été vidées de leur substance d'origine », souligne Nicolas Garnier. L'étude d'objets du dépotoir portuaire d'Arles a aussi montré la présence de soufre minéral, « probablement pour imperméabiliser et pour

désinfecter un récipient. Mais cette pratique n'est pas mentionnée dans les sources écrites auxquelles les archéologues se réfèrent souvent. »

Au cœur du superbe édifice des archives de Marseille, Joël François est penché sur un microscope. Ce restaurateur et chercheur spécialisé en numismatique travaille sur l'un des rares mobiliers du dépotoir qui pourraient sembler faciles à dater : les monnaies. La porte du laboratoire a beau être blindée, celui qui s'attend à découvrir là un trésor, au sens premier du terme, en sera pour ses frais.

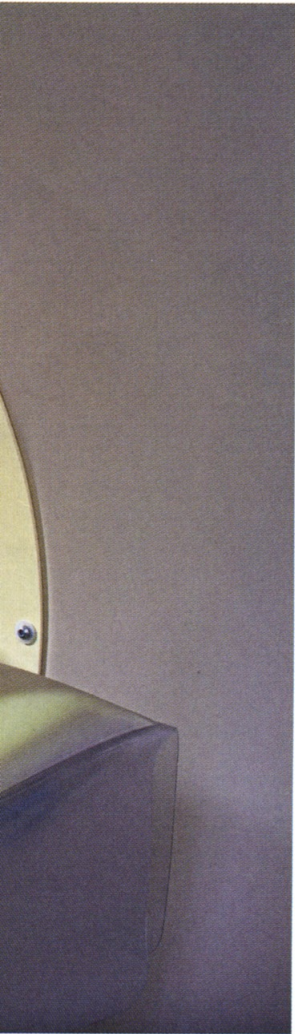


Des 430 rondelles reconnues comme monnaies, une seule est en argent. Retrouvée insérée entre deux pans de bois à la proue du chaland, elle est identifiée comme la monnaie votive du bateau, censée... lui porter bonheur ! Les autres pièces de monnaie sont en simple alliage cuivreux et aucune n'a de valeur autre qu'archéologique. Modestes, elles remplissent six petites boîtes en plastique et se logent aisément dans le petit coffre-fort du laboratoire. Avant leur restauration, il était difficile de les distinguer d'un bouton, d'un caillou, voire d'une tête de clou. Désormais, on peut souvent y discerner le buste d'un empereur romain.

« Cette période est très bien étudiée et chaque monnaie était déjà répertoriée dans l'un de ces catalogues, explique le numismate en feuilletant

l'un des exemplaires édités par le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale de France. On connaît ainsi la date à laquelle elle a été frappée, voire le nom de l'atelier où le travail a été fait. » Mais gare aux raccourcis. La date de frappe ne renseigne pas sur celle de l'utilisation – toujours un peu décalée dans le temps – et encore moins sur celle de la perte.

« Aujourd'hui, une pièce de monnaie circule dix ans en moyenne, note Joël François. Dans l'Antiquité romaine, la monnaie s'utilisait avant tout pour payer l'armée ou pour s'imposer sur un territoire nouvellement conquis. Son usage au quotidien était secondaire pour l'État. Ainsi, un denier en argent tel que celui retrouvé sur l'épave (et daté de 124 av. J.-C.) pouvait circuler trois ou quatre siècles sans problème. »



Jacques Rebière (en veste, ci-contre), directeur du LC2R, assiste au scan du glaive retrouvé lors des fouilles. L'examen permet d'observer l'état des différentes couches métalliques sous la corrosion. En cours de restauration, une monnaie en alliage de cuivre (ci-dessus) laisse apparaître le profil de l'empereur Domitien, qui régna de 81 à 96.

Si l'analyse des objets se poursuit, la fouille du dépotoir est finie depuis un an et demi. Mais, depuis qu'il y a participé, Mourad El Amouri est virtuellement resté au fond du Rhône. Archéologue et cogérant du bureau d'étude Ipso Facto, spécialisé en archéologie subaquatique, ce trentenaire passionné tente de comprendre comment s'est constitué ce dépotoir de quelque 900 m³ : « Assez profondément, nous avons retrouvé un ensemble de cruches en bronze. Était-ce une sorte de dépôt votif ? À moins qu'il ne s'agisse d'une caisse destinée au commerce qui aurait coulé ? Dans ce cas, quelqu'un aurait dû plonger pour les récupérer... Ailleurs gisaient des amphores avec leurs bouchons encore enchâssés dans les cols – un détail anormal. Une grosse crue les aurait-elle emportées ? »

« Nous avons aussi toute une zone de déchets urbains avec des peignes, des boucles d'oreilles, des pinces à cheveux, ajoute l'archéologue. Des bains étaient peut-être installés à proximité ? Ces objets proviennent-ils de leurs égouts ? Pour le moment, nous avons beaucoup de questions et encore plus d'hypothèses. »

Un constat qui semble davantage motiver que rebuter Mourad El Amouri : « Lorsque nous aurons confronté la lecture stratigraphique avec les informations sur le paléopaysage, l'analyse géomorphologique du terrain et celle du mobilier, les éléments se mettront en ordre. Nous aurons alors une bonne idée de ce qu'était cette zone au I^{er} siècle apr. J.-C. et ce qui s'y passait. » À 2 000 ans de distance, l'histoire de la cité d'Arles est en train de renaître. □